

L'Italie méditerranéenne: l'honneur et la honte

Aire culturelle

Romantisme

Incarnation de la paix universelle de Rome

Caractère paysan de l'Italie jusqu'au 19^e siècle

Dès le début des enquêtes anthropologiques sur les sociétés méditerranéennes, vers le commencement des années 1960s, l'Italie a toujours été le pays dont l'identité méditerranéenne a été mise en question. À l'époque, le Maroc et les autres pays du Maghreb, les zones sous-développées de la Grèce (la plupart), le Chypre, l'Espagne et le Portugal (tous les deux toujours sous de régimes dictatoriaux) étaient considérés comme faisant partie du «monde méditerranéen». La publication magistrale de Fernand Braudel (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (2 vols.), Armand Colin, Paris, 1966) semble avoir définitivement défini ce monde comme une entité dont les traits étaient indissociablement liés à la géographie. **L'honneur et la honte, la vénération de saints (même dans le monde Magrébin), l'emphase sur la famille, l'importance de la vendetta (vengeance), la ségrégation sexuelle, le clientélisme, l'importance de lieux intimes dans l'espace public (p.e., les cafés, les bains publics), l'importance de la parole et donc du silence**, sont tous de traits qui ont été invoqués pour décrire la zone méditerranéenne, et aussitôt démentis par des études qui démontraient, peu à peu, que ces traits n'étaient pas tous partagés de façon uniforme. S'ils ne sont pas tous partagés, quels traits sont-ils indispensables pour définir une culture méditerranéenne? Quel sens a-t-il d'invoquer ce concept si a) ses frontières sont floues, et b) il est impossible définir un noyau de traits incontournables censés la définir?

De plus, l'image de l'unité méditerranéenne était appuyée par les manuels d'histoires qui s'inspiraient de la vision du monde classique du 19^e siècle, que la démocratie émerge en Grèce antique (et donc, à l'époque, un pays «occidental»), mais que ce sont les sociétés de l'Europe septentrionale qui mieux l'incarne aujourd'hui. L'Italie, comme l'Espagne sous le dictateur Franco et le Portugal sous Salazar, semblait davantage non occidental. Non seulement ces pays

méditerranéens apparaissaient non démocratiques, mais pour deux raisons: la version italienne de la démocratie semblait risible comparée aux régimes mieux organisés et «wébériens» du nord, tel que la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne, mais également parce qu'à l'époque, était toujours enseignée dans les écoles et dominaient les écrans d'Hollywood une image de Rome basée sur l'Empire, en fait, sur les traits de l'Empire qui sont conformes à ceux de l'Empire américain, mieux incarné par le spectacle surréel «Cléopâtre» mettant en vedette Liz Taylor et Richard Burton (cette réalisation se place dans un genre nommé «péplum», centré sur d'hommes musclés en sous-vêtement qui affrontent de dangers mortels souvent tirés de la mythologie grecque; l'Antiquité serait l'époque héroïque). Il est toujours plus facile de diaboliser l'Autre en disant qu'il soit incarné par un empereur cruel et dictateur, oppresseur de chrétiens et adepte des orgies et d'autres débauches. Un Empire donc ni démocratique ni dominé par le bon roi-dictateur de Platon, mais un lieu de sauvagerie où la moralité n'était pas un trait encouragé par la culture, mais un trait individuel, de conscience : une vision chrétienne. Admettant que l'Italie ait d'autres réalisations, par exemple la Renaissance et le Baroque, celles-ci sont généralement situées dans un passé lointain et surtout non moderne, dont les traits principaux se définissent en grande partie par les Lumières français. Bref, pas un portrait flatteur du monde méditerranéen, dont les traits « primitifs » et « païens » ont fini par saboter sa seule vraie réalisation, l'Empire romain.

Quels autres traits contribuaient à l'exclusion de l'Italie du monde méditerranéen? Après le désastre de la 2^e Guerre et du Fascisme, l'Italie des années 1950s a subi le soi-disant «miracle italien», une reprise rapide en partie alimentée par la modernisation du nord et par la quasi-élimination de la paysannerie méridionale (par un système colonial «interne» bien expérimenté ailleurs; surtout, obliger les maisonnées sans argent de participer dans l'économie monétaire par l'entremise d'impôts et par d'autres taxes qui doivent être payés en argent comptant, obligeant ainsi certains membres de la maisonnée d'entrer sur le marché du travail). Autrement dit, le pays s'est un peu endetté pour s'enrichir. Par contre, l'Espagne et surtout le Portugal et la Grèce des années 1960s étaient toujours relativement pauvres et non-industrialisés. Ne mentionnons pas les pays Magrébins, dont l'image est toujours dominée par le pauvre fellah berbère (fusionnant deux images qui en réalité n'ont rien à voir l'une avec l'autre) et son âne ou chameau.

Mentionnons aussi l'art. Même celui-ci était vu comme émergeant de l'Antiquité et de la Renaissance, l'Italie en est toujours le gardien. Même à la belle époque, l'Italie était une étape obligatoire pour le touriste venant de l'Europe septentrionale ou de l'Amérique du Nord. Ruines et musées la distinguent des autres entités méditerranéennes. Le tourisme de masse qui commence au début des années 1960 contribue de façon significative à établir l'image d'une Italie, sinon «moderne» (car son héritage artistique date de plusieurs siècles), au moins «occidentale». Cependant, l'identification avec de mouvements artistiques et religieux d'antan, et la redécouverte de l'Italie lieu d'antiquité, projet sur le pays une façade ambiguë. Ceci est secondé par les limites de la modernisation industrielle post-Guerre, qui réussit à chausser les paysans jadis nu-pieds, mais qui ne réussit pas à placer l'Italie au même rang de l'Allemagne ou de la France. **Les marchandises étiquetées comme italiennes – le cuir (et donc, souliers et bourses), les tissus (et donc l'habillement et la mode) – n'ont pas l'impact économique des voitures allemandes et des avions français (Mirage, Dassault). L'Italie reste donc un pays méditerranéen «autre» mais non occidental. Le manque de développement économique en Espagne, Portugal, la Grèce, et des pays magrébins (l'Égypte, par exemple, a besoin de l'aide internationale pour lancer ses projets de développement surtout le barrage d'Aswan, et de sauvegarder son héritage artistique) renforce l'image de l'unité méditerranéenne comme lieu arriéré.**

Vers les années 1980s se concrétise une réaction à cette vision. L'article de Michael Herzfeld apparu en 1984 («The horns of the mediterranean dilemma», *American Ethnologist* 11), suivi d'un ensemble de monographies par le même auteur qui mettent l'accent sur la particularité et surtout sur les dynamiques complexes et souvent contradictoires de la Grèce (qui ignorent, donc, la dimension économique sur laquelle repose l'idée de l'ensemble méditerranéen), semble mettre payé à l'image **anthropologique basée en grande partie sur la notion traditionnelle de l'aire culturelle comme entité apparue au début du 20^e siècle (et celle-ci était alimentée à son tour par l'idée allemande du *kulturkreis*, la «crèche de la culture», qui sous une forme ou une autre dominait la pensée romantique obsédée par de questions d'origine et de filiation. Dans le contexte des années 1960s, il ne faut pas oublier que plusieurs théories anthropologiques telles que le structuro-fonctionnalisme mettaient l'accent sur la filiation, qui souligne tacitement la question des origines d'un phénomène (e.g. les pays**

méditerranéens sont « traditionnels » et regardent au passé pour le culture et institutions, tandis que le nord de l'Europe est « progressiste » et regard vers le futur. Bref, dès les années 1980s, comme souligne Herzfeld et d'autres anthropologues spécialistes des pays de la région (p.e. Vincent Crapanzano; Joao Pina-Cabral), si «la société» n'est qu'une façade politique qui cache un ensemble de dynamiques souvent en contradiction et donc qui ne manifeste pas par une entité cohérente, aucune société n'est strictement comparable à une autre. **Autrement dit, c'est l'époque de la dévalorisation de l'idée des frontières et du concept de «noyau» définitoire (c.-à-d., la notion que certains traits peuvent changer, mais il y a toujours un cœur inaltérable à chaque culture, composé de quelques traits primordiaux). C'est un retour à la position boasienne du particularisme ethnographique (voir le PPT Éléments d'ethnologie).**

De plus, le réseautage toujours croissant du système mondial se heurte contre l'idée traditionnelle d'«une» société avec de frontières quasi-étanches et un «noyau» de valeurs partagées (que les anthropologues ont souvent confondu avec la culture). Aujourd'hui, les ethnologues mettent l'accent sur les dynamiques internes qui mènent au conflit social et psychique, à l'hégémonie (et la complaisance involontaire et inconsciente) et à la résistance. Ceci affaiblit l'idée de l'aire culturelle (qui émerge pour la première fois en anthropologie avec le travail de Clark Wissler, qui l'utilisait pour organiser les panneaux vivants du Musée de l'Histoire Naturelle de Chicago selon des thématiques géographiques dans les années 1880), qui était à la base de la méthodologie traditionnelle de la discipline, la méthode comparative. Cependant, cette nouvelle vision du social n'a pas pour autant mené à l'enterrement de l'idée de l'Italie comme pays distinct. **Chaque instance de «différence» -- les aspects burlesques de son système politique retransmis par les chaînes de langue anglaise, les batailles en parlement, les bombes contre les juges menant les l'enquête contre la Mafia, sa non-participation aux instances de pouvoir à Bruxelles et à Strasbourg, même sa télévision largement sans censure en matière du corps et du sexe – est saisie de façon triomphale pour réinsérer l'Italie dans un cadre «autre», pour insister qu'elle n'est pas tout à fait « pays mondialisé »; il est toujours « traditionnel ».** De leur part, plusieurs ethnologues italiens œuvrent sur des hypothèses uniques à l'Italie, par exemple l'effet de l'industrialisation des années 1950s sur la génération subséquente de la paysannerie (p.e., comment réagit-elle la tradition face à la modernisation

imposée par un gouvernement indifférent à la volonté collective de personnes sans accès au pouvoir). **D'autres sont toujours suffisamment inspirés par la rhétorique nationaliste pour les pousser à creuser davantage «la différence» afin qu'ils puissent identifier de signes de distinction nationale, la «vraie» culture de l'Italie, cherchant de marques de commerce particulièrement italiennes. Soucieux d'être victimes des stéréotypes mis-en-place par le gouvernement, ils ont tendance à rejeter les traits appropriés par la propagande et par les idéologues, tels que le génie italien dans le domaine de l'art et du design. Ils se concentrent donc sur de traits «authentiques» qui sont restés intouchés par la modernisation, créant ainsi un folklore national, un projet qui, ironiquement, se conjugue parfaitement avec les sentiments nationalistes mis en place par un gouvernement dont la légitimité politique est continuellement mise en doute par une population divisée par le régionalisme et par des luttes de classe.** Le gouvernement, pour sa part, cherche à tout prix à renforcer sa gouvernance précaire du local en se proposant comme garant de «la» tradition, de l'Italie «authentique» – il offre de subventions aux artisans et aux autres porteurs de la «flamme tricolore» traditionnelle, il établit de musées folkloriques, il s'entoure de symboles vieux (en tant qu'il soit possible, étant donné le champ miné qui est l'histoire sanglante et malheureuse du pays), il se met à la tête de réformes populaires censées avantager «le peuple» (mais qui ont en fait l'effet inverse, tel que la réforme électorale et la réforme agraire qui a diminué l'autonomie des paysans en les incorporant dans une économie basée sur l'argent). Il n'est d'ailleurs pas surprenant d'apprendre qu'aucun anthropologue italien des années 1960 n'avait participé dans l'émergence de l'idée du monde méditerranéen (il faut attendre les années 1980, précisément la décennie où l'anthropologie anglophone rejette l'idée; voir G. Fiume [ed.], *Onore e storia nella società mediterranea* [Honneur et histoire dans la société méditerranéenne], Palermo, 1989), comme si aucun d'eux n'avait participé dans le mouvement antiméditerranéen des années 1980s.

Mais si l'Italie n'est pas totalement insérée en Europe, est-elle néanmoins «méditerranéenne»? Comment ce concept d'un monde méditerranéen se construit-il? Plus précisément, comment se construit-il un Méditerranéen où l'Italie est simultanément incluse et exclue? Il y a plusieurs pistes, certainement, dont l'histoire (le Moyen Orient et l'Afrique du Nord ont été de colonies romaines). **Paradoxalement, ce ne sont pas de traits «romains» ni «latins» qui aujourd'hui sont censés constituer «l'unité de la Méditerranéenne», dans les mots de David Gilmore**

(dans les années 1970s, qui se concrétise avec la collection sous sa direction, *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*; Special Publication #22, American Anthropological Association: Washington, D.C., 1987).¹

Les langues héritières du Latin auraient pu servir de filière naturelle pour définir un monde méditerranéen, surtout que la pensée occidentale avait été profondément influencée par la révolution romantique allemande du 18^e et début 19^e siècles, qui a mis la langue en première place pour définir «une culture» et «l'esprit» d'un peuple. **Malheureusement, le monde latin ne correspond pas au monde méditerranéen, car le latin n'a laissé aucune trace en certaines zones** néanmoins colonisées par les Romains, notamment, l'Angleterre et l'Afrique du nord (ni la Grèce, ni l'Égypte, ni la Syrie n'ont été massivement colonisées par les Romains, qui sont largement restés à titre de conquérants et d'administrateurs).

Comme la glottochronologie de Swadesh qui tente d'établir de listes de mots primordiaux censés être présents dans toutes les langues – les parties du corps, les numéros de 1 à 10, etc.- il y a toujours l'espoir parmi les chercheurs de trouver les traces de sentiments hérités de l'appareil psychique propre aux pays qui encerclent la Mare Nostrum des Romains. En fait, il y a deux mécanismes opposés qui sont invoqués : l'héritage du monde latin (la thèse du néoclassicisme qui était déjà falsifiée au 19^e siècle par la réalisation le bassin méditerranéen était caractérisé par la diversité linguistique, mais qui laisse néanmoins de traces dans la pensée populaire, car cette position a été reprise et politisée par le nationalisme moderne). Deux, l'émergence de traits uniformes et homogènes qui seraient le fruit du déterminisme climatique et géographique qui impose de conditions menant à une structure de la paysannerie «méditerranéenne» qui, de conséquence, possède plus ou moins de traits semblables (ceci est un peu la thèse de Braudel). En particulier, certains chercheurs tels que Gilmore cherchent l'unité méditerranéenne dans les sentiments de honte et d'honneur, qui seraient liés, selon eux, à une structure d'économie

¹ Voir également la publication qui a déclenché la vision de la méditerranée unie, John Peristiany, *Honour and Shame : The Values of the Mediterranean*, Londres, 1965; ce mouvement est probablement inspiré par l'école démographique de Cambridge des années 1960 parrainée par Peter Laslett (voir *Household and Family in Past Time*, 1972), qui offre de nouvelles interprétations des structures familiales de l'Occident; essentiellement, ceci critique la position canonique marxiste que ce sont les forces du marché capitaliste qui ont mené à l'individualisme et à l'égoïsme. La compétition aurait donc détruit les grandes familles étendues censées être «traditionnelles», selon cette position doctrinale et selon le discours populaire; ces nouvelles recherches (pas de Laslett, mais de l'école qu'il a fondée) démontrent que les familles de l'Europe occidentale sont de petite taille depuis au moins le 14^e siècle, et que la maisonnée est un partenariat économique.

politique familiale typique des maisonnées paysannes. **Ne pouvant identifier de traits partagés venant du «haut» (des mises en scène «basses» de traits normalement liés à la «haute» culture officielle), ils cherchent à identifier dans le «bas», la culture du petit peuple souvent ignorée par les historiens, se basant sur le postulat que le «bas» est un lieu de résistance et donc moins contaminé par la culture haute qui s'inspire de l'idéologie officielle.** La majorité de chercheurs ajoute le clientélisme et le familialisme à l'entité «méditerranéenne». Ces deux derniers, cependant, n'agissent pas sur l'individu de la même façon, car ils sont davantage un véhicule qui lie la communauté locale au monde de pouvoir centralisé. Ils seront analysés ailleurs.

Puisque l'honneur et la honte tournent autour de la sexualité (selon les conventions d'un monde non méditerranéen) et donc autour du genre, plusieurs chercheurs ont ignoré que ces sentiments ont de conséquences importantes pour établir un espace neutre où se déroulent les échanges, soit de travail, soit de partenaires de mariage, les deux dimensions les plus importantes qui contribuent à la survie et au bien-être de la maisonnée comme membre d'une communauté locale. Ils émergent de conditions particulières qui dominent l'environnement agraire italien, surtout dans le sud, la partie censée être la plus «méditerranéenne». L'honneur et la honte définissent le statut public de l'individu en tant que membre d'une famille. Chaque famille a un statut dans la communauté, incarné par son honneur, qui est plus important du statut acquis par le travail ou du statut lié au caractère de la personne. En particulier, il s'agit de valeurs attachées aux femmes. En principe, quand il n'y a pas d'infraction contre l'honneur de la famille, qui se témoigne par la honte qui s'attache à certains comportements sexuels de la femme, le résultat est une condition de neutralité vis-à-vis les autres maisonnées du village. Bref, cette paire est à la base de l'invention du social, dans le sens qu'il définit «le normal». (Notez que le social s'invente de plusieurs façons, dont l'idéologie pour les États et la mythologie pour les Bandes). **L'honneur et la honte sont donc une pré-condition pour établir de bons rapports de collaboration et, à la longue, pour établir de conditions qui permettent aux jeunes membres de la maisonnée de trouver de partenaires convenables, c'est-à-dire, à des partenaires qui partagent le même statut pour faciliter les rapports de collaboration dans le travail. Métaphoriquement, donc, l'honneur et la honte sont liés à la survie de la famille, symbolisée par son «bon» nom.** Cette réputation survit même après que la famille comme entité a atteint la fin de son cycle de vie

(avec la mort des parents et le partage de l'héritage). **Ritualiser l'interaction en canalisant les rapports envers deux catégories étroites et opposées paradoxalement transforme l'espace social apparemment dominé par la méfiance et le dédain en espace neutre : potentiellement très chargé en traits négatifs (honneur/honte) et positifs (la solidarité de la famille/ « pureté » des lignages « garantie » par la virginité des filles) qui ensemble s'annulent sans s'anéantir. Et, ce sont deux traits qui fonctionnent uniquement sur la base de connaître intimement l'autre : le monde méditerranéen donc reste un monde de villages, incapable de produire les grandes idéologies censées être typiques du nord.**

L'honneur et la honte sont indissociables. L'honneur de la famille est un sentiment collectif qui se partage et qui s'attache à chaque membre de la famille. La honte, par contre, est associée uniquement aux femmes adultes de la famille. L'honneur est positif, produisant une condition « honorable » qui peut cependant se perdre ou se « tacher » (diminuer). La honte est négative et peut s'accroître; l'honneur, par contre, est positif uniquement de la première vue d'œil, car il ne peut que se perdre. Plus s'accroît la honte d'une femme, plus se baisse l'honneur de la famille: une paire complémentaire, donc. Une fois perdu, l'honneur peut se ré-établir uniquement si les autres membres de la famille prennent certaines mesures contre la femme qui a sailli l'honneur familial par sa honte: elle est chassée de la maisonnée, ou, dans certains cas, la honte peut s'effacer avec un mariage réparateur.

Ce n'est pas surprenant que la majorité de sociétés méditerranéennes qui reconnaissent l'importance de ces traits accordent une grande importance à la virginité féminine au moment de mariage, comme symbole que la fiancée ne s'est pas engagée dans de comportements honteux avant le mariage, qui pourraient saboter les rapports de collaboration et de compétition après le mariage. Sont partout attestés dans les régions paysanne de rituels où la literie matrimoniale est exposée le matin (ou le soir même) après les noces, pour que les taches de sang attestent la condition intacte de la jeune mariée. À différence de certaines sociétés dominées par de castes, la honte ne s'attache pas à certaines manifestations du travail. Au contraire, l'attacher à l'activité sexuelle (soit trop précoce, soit pas encadrée par la communauté) est une façon de laisser intacts les rapports de travail, car l'honneur et la honte établissent de conditions « normales » de neutralité qui permettent aux membres de la famille d'établir de bons rapports avec d'autres

membres de la communauté. Derrière les festins communautaires, derrière la façade unie et homogène du petit village folklorique, il y a une guerre continuelle symbolisée par la lutte contre l'honneur collectif et la honte individuelle.

Il y a deux dimensions sociopolitiques impliquées dans l'émergence de ce complexe : **1) l'obligation d'entretenir de réseaux d'entre-aide, car les solutions technologiques aux problèmes du travail agricoles sont souvent limitées, et 2) soit un gouvernement trop oppressif, soit une autorité centrale trop lointaine, qui laisse la porte ouverte pour l'émergence d'autres organisations, p.e., la Mafia.** Dans les deux cas extrêmes, les maisonnées sont poussées à collaborer, car la Mafia ou un gouvernement exploiteur peuvent imposer de rentes ou d'autres formes de taxes qui appauvrissent les maisonnées, les poussant à augmenter la production et donc encourageant l'entre-aide. **En fait, les réseaux d'entre-aide sont présents dans la majorité de sociétés agraires quand au moins deux conditions se concrétisent: a) une quantité limitée de terre disponible pour alimenter la croissance potentielle de la maisonnée, ce qui pourrait mener – c'est vrai – à une augmentation de compétition individuelle, mais, b) l'absence d'une autorité centrale qui limite les pires effets de telle compétition peut paradoxalement créer de la pression sur la maisonnée que seulement l'entre-aide peut combattre; c) quand la terre est extrêmement pauvre, les personnes peuvent abandonner la campagne et immigrer en ville ou à l'étranger. Quand la terre est productive, ceci encourage l'autonomie des maisonnées: les membres de la maisonnée ne sont pas motivés de partager leur force de travail; c'est plus payant, en d'autres mots, d'investir chez soi.** Bref, la productivité des terres n'est qu'un élément pris en considération par les maisonnées: **l'autre facteur est le degré d'exploitation économique auquel elles sont assujetties, surtout parce que les paysans sont au gradin le plus bas de la hiérarchie politique.** Autrement dit, du point de vue des décisions de la maisonnée pour les questions de l'organisation du travail, **des terres fertiles situées dans une zone gouvernée par un régime oppressif a le même effet sur la structure de la maisonnée qu'une terre pauvre dans un régime politique plus ouvert,** même si les deux cultures se distinguent en certains détails: par exemple, dans le premier cas, on peut facilement imaginer que la culture locale est dominée par le mépris de l'autorité, par le mensonge (pour cacher le vrai rendement dans une tentative de baisser le loyer que la maisonnée doit payer), et par d'autres tentatives de baisser le

rendement et donc le loyer, telles qu'obliger les femmes de rester à la maison et de ne pas travailler dans les champs; pour le deuxième, les personnes peuvent en contraste accorder beaucoup de poids à l'orgueil du travail, aux manifestations d'autonomie individuelle, et à la participation des femmes dans le travail agricole. Cependant, les deux ont néanmoins un rendement limité et donc font un calcul semblable sur le plan d'investissement de travail. Autrement dit, il y a **deux sources de pauvreté** et donc deux cultures de pauvreté, l'une «naturelle» et l'autre «politique», mais il n'y a qu'un seul effet sur le l'économie interne de la maisonnée (avec de conséquences démographiques, comme l'agronome russe Chayanov avait noté dans les années 1930s, sur le taux de naissance qui est aussi le taux du renouvellement de la force de travail de la maisonnée; voir A.V. Chayanov, *The Theory of Peasant Economy*, D. Thorner, B. Kerblay, R.E.F. Smith (eds.), American Economic Association: Homewood, Ill., 1966).

Notez que ce mélange de composants va influencer, dans la dernière instance, la structure démographique de la société agraire: plus la famille est grande, plus est-elle autonome et moins est-elle disposée à investir son capital sous forme de force de travail dans de liens de collaboration qui augmente la richesse des autres maisonnées du village (il ne faut pas oublier que la quantité de terre est limitée, et donc les choix sont guidés par «l'image du bien limité», dans les mots de Foster (voir George Foster, "Peasant Society and the Image of Limited Good", *American Anthropologist* 67:293-315, 1965); par contre, la pauvreté généralisée peut encourager les personnes à limiter la taille de la maisonnée par la migration, par la réduction du nombre de mariages, ou en retardant l'âge au premier mariage (limitant ainsi les naissances; p.e., l'Italie est souvent citée comme un pays avec l'âge le plus haut des époux: 25 pour elle et 27 pour lui) : enfin, il y a de moyens pour réduire la pression démographique sur les ressources limitées même pour les sociétés autrement incapables de contrôler les naissances. Ce ne sont que les communautés ni trop pauvres ni trop riches qui peuvent tenter d'établir un espace social neutre en accordant une certaine importance aux sentiments d'honneur et de honte.